

L'ESPAGNE ROUGE ET NOIRE EN ARMES...

19 juillet 1936! Le soleil étend sa chape de plomb sur L'Espagne éternelle. Repliés sur eux-mêmes, inquiets, passionnés, des hommes attendent l'heure de l'assaut. Les trois coups de la tragédie qui va ensanglanter le pays ont été frappés au début du mois, lorsque le leader fasciste Calvo-Sotelo a été exécuté. La fièvre monte. Des frissons brefs secouent les bourgeois républicains que le *Frente popular* a hissés au pouvoir et qui hésitent «entre deux peurs: celle de la dictature qui menace de lui prendre son assiette au beurre et celle du prolétariat ouvrier qui menace de la lui briser» (1).

Le 19 juillet au matin! A Barcelone, le général Goded, un des chefs de l'insurrection fasciste fait sortir la troupe des casernes. La ville retentit des bruits de bottes.

La radio tonne, les proclamations venues du Maroc, berceau de la rébellion militaire, croisent celles que lance le gouvernement de la «Généralité» affolé. Des permanences syndicales où depuis huit jours, ils montaient une garde vigilante, les hommes de la C.N.T. et de la F.A.I. sortent dans la rue. Déchirant l'orage, la foudre éclate. La foule se rue derrière les militants, pille les armuriers, s'empare des armes du gouvernement de Catalogne, capture les bateaux accroupis dans le port. La bataille fait rage. Une à une les positions des insurgés militaires sont reconquises.

19 juillet au soir! A Madrid, le gouvernement central présidé, par Casaros Quiroga, doit se rendre à l'évidence. La sédition a éclaté partout avec violence. Il faut agir. Les militants anarcho-syndicalistes du bâtiment, alors en grève, peuplaient les prisons. On les libère, «et ils passent directement de leur cellule au combat pour défendre le pouvoir qui les avait arrêtés (1)». C'est le secrétaire général de la C.N.T. le «compagnero Antona» qui, remplaçant le gouvernement débordé, lance l'appel à la résistance: «Nous sommes devant le dilemme de mourir comme des couards ou de lutter comme des hommes. La position de la C.N.T. a toujours été de livrer bataille au fascisme en empoignant les armes avec courage en pleine rue».

19 juillet au soir! La nuit tombe sur la péninsule, effaçant les taches sanglantes qui commencent à suinter de sa terre généreuse.

19 juillet! Souvenons-nous de l'événement qui éclata brusquement dans notre univers. Les manchettes des journaux, la radio, les informations contradictoires. L'angoisse, la joie, la confiance inscrite sur la figure des militants de l'avant-garde révolutionnaire de ce pays, les noms des hommes qui nous étaient cher: Ascaso, Durutti, Garcia Oliver, d'autres encore... qui inlassablement revenaient sur nos lèvres. Souvenons-nous de cette fierté qui nous étreignait. «Le gouvernement a décidé de libérer et d'armer les anarchistes», proclamait «Paris soir» réprobatif. Enfin, les militants anarchistes allaient pouvoir donner leur mesure. Le fascisme ne passerait pas «no pasaran»! Il y avait bien les communistes...? Ici aussi nous étions en période de Front populaire.

20 juillet. Toutes les casernes de Madrid se soulèvent. Les ouvriers des usines et du bâtiment marchent sur la «Montana». La fumée des incendies obscurcit le ciel de la ville. Les couvents et les églises dans lesquels se sont retranchés les militaires brûlent. Des paysans dévalent des hauteurs voisines. Ils apportent le canon. Eux aussi se dirigent vers la caserne Montana, centre de l'insurrection. Antona cherche à rassembler le Comité national de la C.N.T. Tous les hommes sont au combat.

«Qu'avons-nous besoin d'un Comité national? avaient-ils pensé si le fascisme s'empare de Madrid. Par conséquent la meilleure réunion est d'être un de plus dans la dans l'armée du peuple».

20 Juillet. La C.N.T. et la F.A.I. tiennent les rues de Barcelone, la place d'Espagne est conquise. L'Université, la Centrale téléphonique, l'Hôtel Colon sont réoccupés. Une partie de la troupe passe au peuple. «La Commandacion militar» est bombardée. Goded, le général fasciste se rend. Enfin l'attaque de

(1) Le Crapouillot, «L'Espagne rouge et noire».

la Caserne Atarazanas commence. Le soir, elle est prise 20 Juillet. A Barcelone la victoire des anarchistes est complète. La perte est immense: Ascaso est mort!

A Malaga les anarcho-syndicalistes mettent le feu à d'immenses réservoirs d'essence, la troupe terrifiée se rend. A Saint-Sebastien les anarchistes sauvent la ville en déjouant le complot militaire. A Irun, les anarchistes poussent jusqu'à la frontière, à Valence, à Carthagène, à Badajos, les anarchistes...

Et autre part! autre part c'est la nuit, le triomphe de la brute. Le militaire au mufle arrogant masque la bourgeois apeuré et la prêtre flagellateur et écrase le mouvement ouvrier et ses organisations syndicales.

Le 20 au soir l'Espagne est coupée en deux. Les deux centres principaux, Barcelone et Madrid, restent au pouvoir du peuple.

Journées de juillet 1936. La C.N.T. s'avère comme la seule force qui a su se préserver de la pourriture qui gâte tout ce que la politique touche. La C.N.T. seule s'oppose à l'action de militaires en rébellion contre le gouvernement légal. Ses réflexes la portent au combat - l'action directe remplace le pallabre. Partout où la C.N.T. est forte, partout où ses militants ont su rester vigilants, la Révolution espagnole triomphe.

Journées de Juillet! Souvenons-nous! Les bandes d'actualités où l'on voyait défiler les longues files de camions bondés de miliciens montant à la bataille et sur lesquelles se détachaient les lettres énormes: C.N.T.-F.A.I. Souvenons-nous des exclamations que chaque succès arrachait à la foule des travailleurs, des cris de rage que ces mêmes succès arrachaient à la presse pourrie. Souvenons-nous de l'immense chaleur qui montait de nos cœurs, de cette jeunesse qui, en chantant *l'Internationale* tout au long du chemin allait mourir pour la liberté. Souvenons-nous de ce fond de couleur de rêve qui allait devenir couleur de cauchemars. Leur combat était le notre, leur victoire serait la nôtre; leur défaite, hélas! serait aussi la nôtre et déjà les forces mauvaises s'employaient à transformer ce combat magnifique en défaite.

Les mois passaient! Là-bas les hommes, le cœur serré, les joues hâves, continuaient à se battre pour un espoir qui se dérobaient.

Sur ce champ rempli de cadavres, des charognes étaient venues se repaître: les aviateurs d'Hitler, Togliani, les généraux de Mussolini. Marty, Radj, d'autres, beaucoup d'autres. Dans le monde entier le prolétariat organisé était travaillé par les mêmes hommes, la bouche pleine de la même phrase révolutionnaire de droite ou de gauche, la trahison de la révolution dans leur même cœur.

Pauvre, belle terre d'Espagne. Espagne, pays du coup de feu qu'on tire derrière une pierre. Espagne assassinée par la monstrueuse légèreté des prolétariats. Espagne livrée par les politiciens de tous bords qui essayèrent leurs armes sur ton sol meurtri, il ne te reste rien! Rien qu'une date, le 19 juillet 1936. Et pourtant, face à tes bourreaux, cette date nous la brandirons sur nos têtes dans la marche à la revanche. 19 juillet 1936! Ne cherchons plus, voilà l'arme décisive du combat international que nous mènerons demain.

Maurice JOYEUX.
